



ROBERT LALONDE

DES NOUVELLES D'AMIS TRÈS CHERS

histoires

Édition de la publication



Boréal

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

DES NOUVELLES
D'AMIS TRÈS CHERS

DU MÊME AUTEUR

La Belle Épouvante, roman, Éditions Quinze, 1980 ; Éditions Julliard, 1981. Prix Robert-Cliche.

Le Dernier Été des Indiens, roman, Éditions du Seuil, 1982. Prix Jean-Macé.

Une belle journée d'avance, roman, Éditions du Seuil, 1986. Prix Québec-Paris.

Le Fou du père, roman, Éditions du Boréal, 1988. Grand Prix du livre de Montréal.

Le Diable en personne, roman, Éditions du Seuil, 1989.

Baie de feu, poésie, Éditions des Forges, 1991.

L'Ogre de Grand Remous, roman, Éditions du Seuil, 1992.

Sept lacs plus au nord, roman, Éditions du Seuil, 1993.

Le Petit Aigle à tête blanche, roman, Éditions du Seuil, 1994. Prix du Gouverneur général, 1994 ; prix France-Québec, 1995.

Où vont les sizerins flammés en été?, histoires, Éditions du Boréal, 1996.

Le Monde sur le flanc de la truite, notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire, Éditions du Boréal, 1997.

Le Vacarmeur, notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire, Éditions du Boréal, 1999.

Le Vaste Monde. Scènes d'enfance, nouvelles, Éditions du Seuil, 1999.

Robert Lalonde

DES NOUVELLES
D'AMIS TRÈS CHERS

histoires

Boréal

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC pour leur soutien financier.

© 1999 Les Éditions du Boréal
Dépôt légal : 4^e trimestre 1999
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Lalonde, Robert

Des nouvelles d'amis très chers

ISBN 2-7646-0006-2

I. Titre.

PS8573.A383N68	1999	C843'.54	C99-941616-2
PS9573.A383N68	1999		
PQ3919.2.L34N68	1999		

Avant-propos

Mes oreilles se sont dépliées bien avant que ne se déroule ma langue. Quand je dis mes oreilles, il faut entendre aussi mes yeux, bien sûr. Même si je sais bien — je ne suis pas fou — que les yeux s'ouvrent, ils ne se déplient pas. C'est que je ne m'embusquais jamais, pour épier le monde et mes proches, autrement qu'avec un livre, qui parlait souvent plus fort qu'eux. Tant et si bien que certaines voix me devinrent peu à peu plus familières, plus réelles, plus justes et surtout plus vraisemblables que toutes les voix aimées depuis mon commencement sur la terre, et même que la mienne propre. Ce timbre, qu'on dit naturel, et qui est censé nous appartenir comme le chant à l'oiseau, a mis un temps fou à me ressembler — tout au moins à me convenir.

J'ai si longtemps souhaité devenir l'un d'eux, l'une d'elle, comme par magie — une magie que je savais

impraticable et surtout dangereuse —, que je me suis mis, un beau jour, à les imiter, c'est-à-dire à les copier, époustouflé par cette facile sincérité qui enfin coulait de ma plume comme l'eau du robinet.

Quand on aime, il est assez facile de se mettre à la place de l'autre. Pour peu, évidemment, que l'autre vous laisse vous y mettre. Mais l'autre, si proche qu'il parût, était loin, et donc ne pouvait pas me repousser d'une bonne tape — que souvent j'ai dû mériter.

Les neuf histoires qui suivent ne sont ni des décalques, ni des pastiches, ni même vraiment des contrefaçons (certaines ne plagient pas les voix inoubliables, mais leur répondent, comme des échos), tout en étant du copiage, bien sûr, ou si vous voulez — et j'aime bien voir la chose comme ça — du « piratage par amour ».

Le plus beau dans tout ça, le plus surprenant — j'aurais pu, évidemment, m'y attendre —, c'est que pillant à tour de bras je me suis vu retomber dans les sillons de ma calligraphie à moi, ce fameux timbre « naturel », qui est peut-être fait de bien plus de chants qu'on pense. Chemin faisant — car rien ne saurait arrêter le pilleur ravi! —, je découvris, avec une joie quasiment surnaturelle, comment travaillait celui-ci, besognait celle-là, bûchait cet autre, virgulait et adjectivait cet autre encore, et crus même apercevoir le paysage qui tremblait dans la fenêtre de l'un, ou ventait dans celle de l'autre, pendant qu'il ou elle écrivait. À tel point que je fus souvent bien étonné de déposer ma plume, une fois l'histoire achevée, dans un présent absolument personnel et inimitable, où m'attendaient des occupations de revenant, pour lesquelles il me semblait que je n'étais pas né.

Le danger, c'était là qu'il se cachait, dans la nostalgie. Je passai doucement, naturellement, du désir d'être à celui d'avoir été, et endurai le martyre, parfois le bonheur, de revenir à ce temps d'aujourd'hui, qui n'enchanté ni ne surprend apparemment plus personne. Mais j'étais allé là où je voulais tant me rendre : chez eux ! C'était là tout ce qui comptait pour moi, et puis ça finissait là !

J'ai parsemé ici et là mes histoires de certaines de leurs phrases, aimées jusqu'au vertige, qui ont donné le coup d'envoi, non seulement à ces nouvelles, mais à beaucoup de mes ouvrages précédents. En toute dernière page, histoire de ne pas me révéler trop tôt et ainsi de gâcher le plaisir au lecteur qui aimera peut-être les détrousser, je précise d'où sont tirées les locutions très chères.

Ce qui va suivre est donc de moi, revenant de chez eux. Ce sont tout simplement des nouvelles fraîches de vieux amis. Deux d'entre eux sont toujours vivants, et bien vivants ! Quant aux autres, ils ne sont pas partis bien loin.

Toine et Fred

Son plus grand malheur aurait été que l'Aîné ne fasse pas attention à lui. Mais l'Aîné faisait attention à lui. Il ne faisait même attention qu'à lui.

JEAN GIONO, *Deux cavaliers de l'orage*

Le vent était lourd comme de l'eau dans laquelle des hordes de chevaux auraient marché. De gros nuages roulaient sur l'herbe, couleur d'aubergine, auréolés de ce feston d'or très fin qui encercle la tête des saints martyrs aux vitraux des cathédrales. D'une minute à l'autre, le ciel allait s'ouvrir et lâcher sur la plaine, sur les arbres tordus et sur les deux cavaliers qui grimpaient au petit trot la colline, des trombes de pluie gelée, peut-être même des grêlons, plus gros et plus mauvais que des poings d'enfant enragé.

— Suis-moi !

C'était le plus grand qui venait de crier, celui dont le chapeau tenait encore sur sa tête et qui fouettait la croupe

de son cheval à tour de bras. L'autre, le plus petit, traînait derrière, tête nue, la tignasse aussi échevelée que la crinière de sa jument. Lui ne frappait pas sa monture mais turlutait, penché sur la grosse tête de sa bête, une drôle de chanson sans air que le vent aussitôt emportait. Il se tenait tout mou et ballant sur sa selle. Ça se voyait qu'il était soûl, et que l'autre venait tout juste de l'arracher aux extravagances d'une fête de village qui tirait à sa fin.

— Attends-moi !

On aurait dit qu'il n'espérait même pas être entendu, tant il n'avait mis qu'une toute petite force de chardonnet, ou de fauvette, dans le piaillage qu'il venait de jeter au vent comme du bois dans le feu. Et puis il se remit à chantonner, à demi couché sur son cheval qui le balançait comme un sac bourré de grain, ou de paille mouillée.

Le premier éclair fendit le ciel en silence. Ce fut une grosse branche de feu blanc, éclaboussant les nuages, les arbres et les rochers, qui à présent étaient violets, immobiles et menaçants. La colline attendait, noire, impassible. On aurait dit que quelque chose d'autre, quelque chose de plus fracassant et de plus dangereux encore que l'orage, se préparait. Cette tranquillité-là, cet apaisement extraordinaire, cette fausse sérénité des arbres, de l'herbe et du monde, cette paix de nuit de la forêt, trompeuse comme un contentement aperçu en songe, faisait peur.

L'aîné dégringola de son cheval alors qu'il trottait encore et courut dans l'herbe, où il disparut complètement, à part le chapeau qui sembla flotter, comme un petit bateau de papier sur la mer de carton d'un théâtre de marionnettes. Un deuxième éclair égratigna le ciel et resta suspendu comme une lampe, si bien que le cadet, encore

loin derrière, au pied de la colline, put suivre la galopade du chapeau sur les vagues de foin noir. Le cheval s'était arrêté à mi-pente et broutait le trèfle sucré. On ne voyait que sa croupe pâle, la selle pâle et la poche pâle du sac de cuir accroché au pommeau. Le cadet sauta à terre au moment où éclatait le premier coup de tonnerre. Il ne se releva pas, comme si c'était sur lui que la foudre était tombée.

— Toine!

L'autre était grimpé sur un rocher. Les mains en portevoux, il hurlait, mais pour rien : le vent n'avait pas repris et le son voyageait aussi vite que l'éclair dans le ciel. Le cadet éclata de rire et se mit à genoux. Il sembla prier en riant, un bon moment, la chemise déboutonnée, un filet de bave au menton, indifférent au tonnerre, aux éclairs, comme aux appels de son frère.

— Dépêche-toi!

Il se releva, en riant toujours. La jument fendit mollement l'herbe jusqu'à lui, avança amoureusement la tête et se frotta contre son épaule. Alors, sans s'arrêter de rire, il s'agrippa au cou de la bête, sembla lutter un moment avec elle, puis chuta encore dans l'herbe, où il recommença à rire si fort que la jument hennit, comme pour s'esclaffer avec lui.

— Toine! Maudit fou!

Le cadet cessa de rire, releva la tête mais n'aperçut pas son frère, qui avait sauté du rocher et courait dans la far-doche, en direction d'un abri de grosses planches, adossé à la muraille de roche. À l'instant précis où couina la porte de la cabane, une grosse lueur rousse déchira le ciel, suivie d'une détonation d'enfer, puis d'un craquement sec, et

aussitôt le grand pin s'enflamma comme une torche, au-dessus de l'abri. Le cadet regarda béatement grossir le brasier, tout seul dans l'infini flot d'herbe noire. Les deux chevaux avaient détalé, il ne savait où. Il ne les avait pas vus, pas entendus. Il n'avait aperçu, et n'apercevait encore que le feu, un crépitement de comète, cramoisi et jaune tournolesol, nourri, gras, palpitant, formidable. Une voix — sans doute la sienne, mais il n'en était pas sûr — murmurait, au fond de lui :

— J'étais heureux avec lui. Je sais pas pourquoi. Quand on est si heureux, on devrait pas avoir peur. Mais moi, beau sans-dessein, j'ai jamais eu peur...

Maintenant, il avait peur, une peur extraordinaire. Il avait peur de perdre Fred. Il avait peur de rester tout seul dans l'herbe de nuit, sur la colline en feu, tout seul dans un monde effrayant, un monde vide, un monde où Fred n'était plus. Il pensa : « Tout ce que j'ai fait de beau, de bon, de drôle, c'est avec lui ! Écouter la pluie, pêcher sous les saules, fendre le bois, rentrer les vaches, et même me battre au sang, rouler dans l'herbe, crier contre son cou, supplier qu'il ne m'étrangle pas : tout ça, c'était ma vie, notre vie, et j'étais content... »

Il se mit à courir dans les grandes herbes, au moment où les premières gouttes s'écrasaient sur les feuilles, dans un grésillement de sauterelles dégringolant des nuages. Il enfonça un pied dans la gueule d'un terrier, plongea, puis se releva, puis replongea, puis se releva encore, en poussant un grand cri de perdu en forêt :

— Fred !

Là-bas, les flammes menaient grand train, tourbillonnant et sifflant au-dessus de la cabane, telle une cataracte

d'eau embrasée, un gigantesque remous bouillonnant d'étincelles, de lueurs violettes, de feux follets pétillants et d'une épaisse fumée blondasse comme de la poussière de sable. « C'est la fin, c'est l'emmêlement de tous les chemins... » Il mordait l'air, le mâchait comme une feuille de rhubarbe, sentait couler dans son cou un jus amer qu'il avalait malgré lui et qui lui soulevait le cœur. Une rafale de vent brûlant charroya jusqu'à lui un fumet de résine bouillie, et aussi une autre senteur, écoeurante celle-là, à la fois ferreuse et douceâtre, celle du sang qui cuit.

— Fred!...

Il avançait comme on marche dans l'eau, ou comme on se dépêche en songe, à grandes enjambées qui ne vous rapprochent pas mais vous éloignent de l'éclaircie vers laquelle vous vous hâtez, en sachant que, quoi que vous fassiez, vous arriverez beaucoup trop tard. L'averse lui fouettait la face, les bras, la poitrine. Toute sa chair, toute sa peau haïssaient mortellement l'étoffe collante de sa chemise, le drap lourd et poisseux de sa culotte, et il bondissait dans l'herbe en tirant sur ses habits, comme si eux aussi étaient en feu. À mesure que tombaient de lui, comme les écailles du serpent qui mue, ses vêtements en lambeaux, il se sentait devenir ce loup efflanqué et mauvais, ce lynx aux poils durs et lustrés, cette couleuvre glissante, plus rapide que l'éclair dans le ciel, cette bête invincible et désespérée, tumescente de nerfs et que tiraient l'amour et la mort, attelés ensemble à la foudre et au tonnerre.

Le sang est le plus beau théâtre. On aime, on souffre, on se réjouit, on a peur, on se met à tout moment à la place de l'autre. On est orgueilleux de sa beauté, de sa force. Il n'y a pas de mal qui vienne de l'autre dont on ne prend pas

l'habitude. À huit ans, il avait gravé au couteau de chasse, dans la chair lisse, fraîchement écorcée du bouleau : « Antoine aime Fred », et aussi un grand cœur transpercé, qui saigna blanc et sucré sur ses doigts. Dans les lignes de sa main, ce sang-là avait fait des figures, que rien, jamais, n'avait pu effacer. Chaque jour, il s'était servi de ce cœur-là, comme de sa main ou de son bras, et jamais le cœur ne s'était étouffé. À présent, il courait, seul, comme un cheval qui ne porte plus personne. Le feu est toujours pareil, une fois allumé. L'incendie, voilà ce qui réjouissait sa tête, voilà ce qui le faisait foncer dans la broussaille. Parce que l'incendie éclaire. Voilà la triste vérité. Qu'est-ce qu'il y a dans l'homme ? Il y a la tête et il y a le corps. Et qu'est-ce qui réjouit le corps ? C'est l'amitié. On voit des choses extraordinaires dans le sang. On voit surtout qu'il n'y a pas de solitude, que l'univers n'est pas une louve hostile qui vit seule et libre, une bête aux dents cruelles. Cette joie d'entrer avec lui dans l'herbe jusqu'au ventre, ce grand appétit de la nuit, quand la lumière de la lune jouait toute seule sur leurs épaules et que Fred le serrait contre sa poitrine, en ronflant comme un gros faucon qui mange de la viande. Alors un alanguissement le prenait, beaucoup plus grand que le sommeil. Alors le corps était bien obligé d'admettre que le plus important, pour lui, c'était de se laisser tomber dans cet abîme de lumière qui s'ouvrait. Et que c'était ça, et seulement ça, qui le contenterait.

— Fred !

Le feu seul lui répondit, le chuintement de ce gros dragon pendu aux branches et qui crachait mille flammes. Il savait qu'il aurait beau se dépêcher, se tuer, se fendre en quatre, il serait le seul à saigner. Tout le whisky qu'il avait

bu au village, dans cette auberge où Fred était venu le chercher, l'arrachant de son tabouret comme on déracine une mauvaise herbe, chardon ou chiendent, et le tirant par la queue du manteau jusque dans la ruelle, le hissant comme une poche de grain sur sa jument, tout ce whisky-là, qui l'avait si bêtement soulé, l'avait fait rire aux larmes et l'avait si cruellement séparé de son frère, tout ce whisky-là ne servait plus à rien. Il ne riait plus, ne voyait plus d'anges ni de filles ni de clowns sur les planches de son théâtre. Il ne voyait que du sang, le sang de son frère. « Venez voir ce sang, approchez, voyez comme ce sang coule, fait des ruisseaux, des rivières! » Voilà ce qu'il aurait dû hurler à ses compagnons de soulerie, à ces hommes qui avaient ri avec lui, de tout et surtout de rien, à ces étrangers qui l'écoutaient comme les savants le petit Jésus au Temple, à ces imbéciles qui ne comptaient pas, n'avaient jamais compté pour lui, même au plus chaud de la rigolade.

— Fred, chu là!

Il atteignit la porte de la cabane juste comme le vent reprenait. Une gerbe d'étincelles lui dégringola sur l'épaule, mais il ne sentit pas la brûlure. Il s'acharnait sur la porte qui avait dû se coincer sous l'effet de la grosse chaleur et qui était toute noire, comme le portail d'un tombeau. On aurait dit que la pluie faisait comme de l'huile sur le feu. De gros paquets de flammes dévoraient les planches du toit. Soudain, il eut un choc mou dans les bras. La porte cédait, et pourtant il n'avait pas tiré — il allait justement reprendre son élan. Il recula. Une brassée d'aiguilles incandescentes tomba en tourbillonnant entre lui et la maudite porte, qui s'était ouverte toute seule sur une nébuleuse de boucane noire, mouchetée d'escarbilles

luminescentes. Toine recula encore et son dos s'écorcha contre le rocher derrière lui. L'égratignure lui fit du bien. La douleur le sortit de ce rêve qui durait, et où il n'en finissait pas de dessoûler. Il se rendit compte qu'il pleurait parce que l'eau qui coulait sur son visage était tiède, tandis que celle qui ruisselait sur ses épaules, ses bras, son dos où la peau était à vif, le glaçait comme une cataracte de montagne. Il frissonna, puis il eut l'air de rire encore. Ses épaules tressautèrent et il se lamenta sur un air qui rappelait la chanson de tout à l'heure, sur le cheval.

Il s'arrêta net de trembler, de gémir et même de respirer, quand le fantôme de son frère apparut dans la fumée. Il était nu, lui aussi, et rouge. Il était de glace et de braise. Il flambait, il rutilait. Il paraissait plein de gestes morts et pourtant victorieux. Il était un défunt extraordinairement vivant, avec du sang sur son front, sur sa poitrine, où l'écoulement serpentait dans les poils noirs. Et il ouvrait de grands yeux très pâles, où jouaient des lueurs de tendresse et de détestation magnifiques.

Alors Toine se jeta contre lui, frotta sa tête de chien mouillé contre la poitrine de Fred. Il entendit des coups furieux et sourds. Ce n'était ni le feu ni l'orage, mais le cœur, le cœur vivant de son frère. Il le ceintura de ses deux bras, qui glissèrent dans la sueur, la pluie et le sang. Fred se laissa faire, c'est à peine s'il grogna. Et encore, on aurait pu croire que c'était tout simplement le mécontentement d'avoir eu peur tout seul, d'avoir subi la foudre, le feu et la grosse boucane tout seul, dans la cabane, sans Toine. Quand il se décida à remuer, ce fut pour saisir Toine aux hanches, le soulever, le charger sur son épaule et déguerpir avec lui dans l'herbe, à grandes enjambées d'ogre. Aussi-

Table des matières

Avant-propos	7
Toine et Fred	11
Nous nous aimons l'après-midi	25
L'Amour est une région bien intéressante	41
Tigre, ou comment l'amour ne vient jamais trop tard	59
À distance respectueuse	77
La boîte vide	95
Une ruse	107
La chaleur du réel	127
Une histoire vraie	149
Notice bibliographique	159



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

CE DEUXIÈME TIRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AVRIL 2000
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE AGMV MARQUIS
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).

Des nouvelles d'amis très chers

Ni pastiches, ni exercices de style, ces histoires sont écrites « sous l'influence » d'autres écrivains : Jean Giono, Colette, Flannery O'Connor, Francis Scott Fitzgerald, Gabriel García Márquez, Anton Tchekhov, Guy de Maupassant, Gabrielle Roy, Michel Tremblay. Participant de l'œuvre de fiction de Robert Lalonde, tout en poursuivant la voie inaugurée dans *Le Monde sur le flanc de la truite* et *Le Vacarmeur*, ces neuf textes constituent autant d'hommages à des auteurs admirés, du « piratage par amour ».

Le plus beau dans tout ça, le plus surprenant — j'aurais pu, évidemment, m'y attendre —, c'est que pillant à tour de bras je me suis vu retomber dans les sillons de ma calligraphie à moi, ce fameux timbre « naturel », qui est peut-être fait de bien plus de chants qu'on pense. Chemin faisant — car rien ne saurait arrêter le pillleur ravi ! —, je découvris, avec une joie quasiment surnaturelle, comment travaillait celui-ci, besognait celle-là, bûchait cet autre, virgulait et adjectivait cet autre encore, et crus même apercevoir le paysage qui tremblait dans la fenêtre de l'un, ou ventait dans celle de l'autre, pendant qu'il ou elle écrivait. À tel point que je fus souvent bien étonné de déposer ma plume, une fois l'histoire achevée, dans un présent absolument personnel et inimitable, où m'attendaient des occupations de revenant, pour lesquelles il me semblait que je n'étais pas né.

R .L.

Né à Oka, près de Montréal, Robert Lalonde mène en parallèle des carrières de comédien et d'écrivain.